

A hand holding a cracked smartphone. The screen shows a close-up of a person's face, possibly a character from a horror movie, with a bloody and distressed expression. The hand and the person's sleeve are also covered in blood. The background is dark and smoky.

OLIVIER DESCAMPS

PÉRIL
SOUS
VERRE

FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

OLIVIER DESCAMPS

**PÉRIL
SOUS
VERRE**

Roman

FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS



La lumière de l'aube transforme doucement les hautes vitres en écrans, colorant de teintes rougeâtres l'intérieur du couloir. À cette heure-ci, l'école est vide. Le carrelage habituellement martelé par les pas et les casiers claqués avec fracas paraissent endormis.

Quelques secondes passent avant que l'adolescent entre dans le champ de la caméra-espionne. Il semble conscient du crissement de ses souliers, des ombres qui n'ont pas encore totalement disparu. Il se retourne souvent, la dernière fois en sursaut, observant l'endroit d'où il arrive.

L'image fige sur son visage un instant, puis la vidéo revient en arrière, amenant le spectateur deux jours plus tôt, alors que le même jeune homme progresse dans la rue, la tête haute, la démarche assurée.

Sa promenade le mène jusqu'à un parc. Observé de loin, il peut être vu en train de dégager la poussière d'une

PÉRIL SOUS VERRE

table avant de s'asseoir dessus. Il patiente, scrutant les alentours, visiblement à la recherche de quelqu'un. Lorsque son téléphone sonne, il répond. La voix d'une jeune fille est clairement audible par-dessus la vidéo.

— Hugo ? Tu es arrivé ?

— Vanessa ! Tu es où ? J'ai hâte de te rencontrer.

— Moi aussi. C'est excitant, ça fait tellement longtemps qu'on se parle sans se connaître vraiment...

Hugo sourit, ses doigts jouant distraitement avec un bouton de son manteau.

— J'ai l'impression de te connaître. J'ai pas ce genre de discussion sur Internet avec n'importe qui, tu sais.

— Qu'est-ce que tu penses de moi ?

— Viens, je pourrai te le dire en face.

— Je suis un peu nerveuse. Dis-le-moi maintenant.

Le garçon se redresse, l'air agacé. Sa voix reste douce malgré son impatience visible.

— Je pense que tu es sensible. Comme une artiste. Je trouve tes poèmes magnifiques.

— Il fait moins chaud aujourd'hui... tu n'as pas froid ?

— Il y a un café juste à côté. Tu es proche ?

Il observe les alentours, son cellulaire toujours contre son visage.

— Très. Parle-moi encore un peu.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tu m'as contactée pour mes poèmes ? Pas à cause des photos de vacances sur la plage ?

Il sourit de nouveau, prenant une pause avant de répondre.

— Je te l'ai dit. Ce à quoi tu ressembles ne m'intéresse pas. J'ai pas vu ces photos.

— C'est ce que tu dis à toutes les filles ?

— Je n'ai jamais parlé comme ça à quelqu'un d'autre.

— C'est pas ce que ton cell raconte.

Le sportif s'immobilise sans réaliser que ses pieds sont enfoncés dans la neige.

— Quoi ? Tu l'as piraté ?

La jeune femme rit, un son clair qui se déforme, grinçant de plus en plus.

— Vanessa ? Ça coupe...

La voix reprend, maintenant grave, variant légèrement de timbre à chaque mot.

— Tu pensais vraiment que je ne te retrouverais pas ?

Parfaitement immobile, le jeune homme répond lentement.

— C'est qui ?

À présent, la réponse vient d'un enfant, aux intonations joyeuses.

PÉRIL SOUS VERRE

— Tu vois comme c'est facile de te faire aller là où je veux? Au milieu d'une grande plaine, isolée, proche d'un passage pour disparaître rapidement...

Hugo se retourne malgré lui. Au fond du parc, entre deux maisons un peu trop serrées, une silhouette le regarde fixement, les mains dans les poches. Une capuche et un cache-cou masquent ses traits. Le sportif, énervé, fait quelques pas dans la direction de l'observateur. Il s'arrête lorsque ce dernier sort tranquillement un couteau de son manteau. Dans son autre main, il tient un téléphone qu'il porte à son visage. Au milieu de la pelouse, le jeune homme l'imité.

— Bientôt...

Puis l'individu disparaît sur le côté, laissant l'adolescent seul et incertain.

Une série de scènes suit, un montage montrant le garçon de plus en plus paranoïaque alors que les journées se succèdent. Hugo avec ses amis, s'immobilisant proche d'une vitrine, scrutant un reflet. Le sportif marchant seul de son arrêt de bus, se retournant régulièrement alors qu'il entend des pas. Les épisodes s'accumulent rapidement, jusqu'à le voir apparaître à la fenêtre de sa chambre en pleine nuit. Sur le trottoir en face, dans la pénombre entre deux lampadaires, un individu l'observe avant d'avancer rapidement vers la porte de sa maison et de se

glisser dans le jardin. La maison s'illumine quelques secondes plus tard et on peut suivre la course du garçon à travers plusieurs fenêtres alors qu'il va vérifier toutes les portes. La caméra s'éloigne lorsque ses parents commencent à l'interroger.

Cette fois-ci, la vidéo plonge dans le noir. Seule la sonnerie d'une ligne téléphonique est audible avant qu'Hugo parle.

— Allô ?

— Alors, tu veux toujours me rencontrer ?

La voix claire de la jeune fille semble amusée, presque chantante.

— Qu'est-ce que tu veux ? Fous-moi la paix ! J'ai pas peur de vos blagues !

Le garçon veut avoir l'air certain, mais on entend le tremblement. Le timbre de l'interlocuteur a changé, c'est maintenant celui d'une petite fille.

— Mais je veux juste jouer avec toi ! Après ce que tu as fait, je pensais que tu aimerais ça...

— De quoi tu m'accuses à la fin ?

C'est un timbre grave, presque un grondement, qui lui répond.

— Si tu veux le savoir, rends-toi dans ton école à six heures, demain matin. La fenêtre de la salle 103 sera ouverte. Tu auras une chance de te faire pardonner.

PÉRIL SOUS VERRE

Et la vidéo reprend à l'école, colorée des teintes de l'aube, où Hugo avance lentement, prudemment, effrayé par les ombres déformées dans la lumière nouvelle. Le sportif n'a plus l'assurance qu'il exhibait dans le parc. À chaque pas, il donne l'impression d'être prêt à s'enfuir.

Le plan change et au milieu du couloir, un tabouret a été déposé, une boîte par-dessus. L'emballage cadeau est blanc, recouvert d'un ruban rouge qui déborde, faisant penser à un glaçage sucré sur un gâteau. Mais lorsque le garçon l'atteint, il semble y voir du sang.

Il ouvre le paquet et en sort lentement un papier. En sous-titre ajouté au montage, le spectateur découvre le message en même temps que le jeune homme.

« Derrière toi. »

Hugo se retourne et bondit. Il esquive de justesse la lame qui passe à côté de lui, le couteau qui le manque de peu. Le jeune homme est trop surpris pour avoir peur. Il trébuche, tombe, se relève. C'est à cet instant que son visage change, que la terreur efface toute autre pensée. Il voit à peine la silhouette au grand manteau, le masque qui couvre les traits, l'arme qui s'élève encore. Il s'élance dans la direction opposée, traverse les couloirs, gagne la porte fermée à clé. Il tambourine brièvement, puis repart et rejoint la salle d'où il vient. Sans temps d'arrêt, le sportif hystérique se jette, la tête la première, à travers

la fenêtre. Il s'écrase maladroitement et se relève sans ralentir. Il court un long moment dans la rue avant de réaliser que personne ne le suit.

La vidéo s'arrête là, sur la fuite maladroite de l'adolescent, rehaussée d'une musique comique. Lorsque la capsule a commencé à être échangée entre les élèves, le petit film a fait rire, comme à chaque fois.

Deux semaines plus tard, plus personne ne souriait...



2

Il fait toujours clair dans le centre commercial. Au rez-de-chaussée, une vaste salle accueille les clients, les invitant à progresser. Lorsqu'ils s'y aventurent, les promeneurs ont l'impression d'une aire gigantesque, le seul plafond se trouvant trois étages plus haut. Le sol de tous les niveaux est ouvert au milieu, jusqu'au toit. Après cela, le sommet très lumineux est entouré de larges baies vitrées qui donnent l'illusion que l'éclairage vient de l'extérieur.

Chantal déteste ça. Au départ, elle ne faisait pas attention au décor, comme tous les visiteurs. Lorsqu'elle a commencé à travailler dans un des nombreux magasins, elle avait l'impression que ses heures hors de l'école étaient bien utilisées. Mais les mois ont défilé. Qu'il pleuve, qu'il neige ou que le ciel soit ensoleillé, ici, la lumière ne change pas. Aujourd'hui, l'adolescente a l'impression d'un quotidien immuable qui l'irrite de plus en plus.

Chantal termine de plier un chandail avant de laisser son regard traîner sur la vitrine et la passerelle en face. Un couloir de plusieurs mètres où les promeneurs errent d'un magasin à l'autre avant la rambarde qui protège de l'espace central. Le grand vide au milieu donne une belle vue de la fontaine au cœur du complexe commercial. Le gigantesque bâtiment est un ovale entouré des trois anneaux intérieurs qui composent ses étages et permet à Chantal de voir l'autre côté de son niveau. Son attention est attirée par un détail qu'elle n'identifie pas immédiatement. Il lui faut quelques secondes pour réaliser qu'elle est intriguée par une des silhouettes.

Son immobilité a fait réagir la jeune femme. Elle se tient droit, sur le bord de la rambarde, le regard fixé dans sa direction. Il y a un air vaguement menaçant dans la façon dont elle se positionne, les mains dans les poches, la capuche qui empêche de voir son visage.

Chantal hésite, puis décide de l'ignorer. Reposant le chandail, elle se dirige vers le fond du magasin. Quelques clients sont en train de flâner, mais elle sait qu'ils n'achèteront rien. Elle rejoint les autres vendeuses, deux filles de son âge qui fréquentent la même école. La conversation tourne autour de la fête qui s'en vient. Elle le devine en raison des chuchotements, des regards en biais et des

PÉRIL SOUS VERRE

petits rires. Béatrice et Justine arrêtent de parler lorsque leur collègue approche.

— Je suis invitée aussi, dit Chantal avec un soupir.

— Quoi ?

— À la fête d'Edward, ici. Je suis au courant, vous avez pas à vous cacher.

Les deux échangent un coup d'œil. Durant ce temps, Chantal se retourne sans s'en rendre compte. La silhouette qui l'inquiétait a disparu. Malgré elle, la jeune femme se sent soupirer. Entre-temps, Béa a repris, avec des airs de conspirations.

— Tu vas y aller ?

— Je pense.

— Tu n'as pas peur ?

Chantal hésite un moment.

— De quoi ?

— Tu sais pas ? Un garde de sécurité a été tué il y a quelques jours.

Justine intervient en secouant la tête.

— C'est juste une rumeur.

— Jérémie les a entendus en parler !

— Jérémie dit n'importe quoi.

— C'est quoi l'histoire ? demande Chantal.

Béatrice reprend, visiblement excitée.

— Le garde de nuit a été décapité dans l'entrée sud.

— C'est pas ça, la coupe Justine. Il se serait fait renverser par une voiture dans le stationnement. Mais c'est sûr que c'est faux, on aurait vu la police partout autour.

— C'était durant la nuit ! Et c'est plus que ça. Même la gérante de « Gag et Gadget » a acheté un pistolet. Rob l'a vue, elle le garde dans le magasin...

Chantal observe sa collègue un instant.

— Gag et Gadget ? Le magasin qui vend les singes à ressort ?

Elle n'ajoute rien. Justine pouffe de rire alors que Béatrice tente de leur faire peur. Chantal les laisse, rejoignant l'avant de la boutique. Elle préfère avoir à répondre aux questions des clients.

L'idée de la fête la dérange encore. Surtout, la raison réelle de son organisation. Elle sait pourtant qu'elle n'a pas le choix.

Les pensées de la jeune femme disparaissent lorsqu'elle arrive à l'entrée. L'individu qui lui donne l'impression de l'observer est maintenant en face du magasin, le visage encore enfoncé sous une capuche profonde. Toujours aussi immobile, il fixe la boutique comme s'il s'apprêtait à entrer.

Avec la vitrine comme unique protection, Chantal a un bref instant de frayeur. Elle se ressaisit rapidement. Chez elle, la peur se transforme en agressivité, en désir de

combattre. Elle s'apprête à sortir du magasin et s'arrête quand une adolescente rejoint l'observateur. Les deux échangent quelques mots avant de s'éloigner. Chantal les observe un instant avant de les reconnaître.

La nouvelle arrivante est dans sa classe. Christine, une fille joyeuse et sociale. Le garçon doit être Frédéric, un de ses amis proches.

— Chantal ?

Justine l'appelle alors qu'une livraison de vêtements doit être rangée. L'interpellée hoche la tête distraitement, laissant traîner son regard sur les deux de l'autre côté de l'étage. Ils rejoignent un couple d'amis avant de poursuivre leur marche et la jeune femme les perd de vue.

Ces derniers jours, elle se sent plus irritable, mais ça ne durera pas. Après la fête, elle n'aura plus de raison de l'être.



3

Carole aime bien le centre commercial. Au premier regard, c'est un grand bâtiment plein de magasins qui vendent des choses souvent inutiles. Mais quand on regarde mieux, c'est un aquarium dans lequel les promeneurs naviguent à leur rythme, sans plus penser aux voitures, au travail, à l'endroit où ils vont.

C'est pour cette raison qu'elle vient rarement ici pour acheter. Elle regarde, profite, réfléchis. Mais pas cette fois-ci.

À force de fréquenter des gens qui travaillent dans cette bulle de verre, elle a fini par connaître plusieurs recoins. C'est pourquoi elle sait qu'elle ne croisera personne dans les vestiaires publics, rarement utilisés.

La petite salle du rez-de-chaussée est remplie d'une série de casiers. La jeune femme tente d'ouvrir le premier rangement sans cadenas qu'elle trouve. Il n'est pas

verrouillé. Elle est surprise de voir un manteau à l'intérieur. Le mécanisme a dû se coincer.

À cet instant, Carole entend la porte s'ouvrir derrière elle. Elle sursaute et referme silencieusement la boîte. L'entrée de la pièce est cachée par une rangée de métal. Normalement, la jeune femme aurait fait le tour pour saluer l'arrivant, mais quelque chose la retient.

Il n'y a aucun pas. Aucun froissement de vêtement. Pendant un instant, Carole se demande si quelqu'un a juste poussé la porte sans entrer, mais elle croit deviner une respiration. L'adolescente n'est pas seule dans la petite salle.

Cachée dans son coin, elle se concentre pour écouter. Les échos du centre commercial lui parviennent, le brouhaha des voix déformées et de la musique ambiante. Puis un mouvement. Un pied à la semelle humide qui se décolle du sol.

Carole sent son dos se contracter. Elle n'est pas petite, mais n'a jamais été sportive. La jeune femme n'est aucunement intimidante. Et avec le bruit à l'extérieur, il n'est pas certain que quelqu'un l'entendrait crier. Elle tente de se convaincre que la personne vient simplement déposer ses affaires, qu'elle s'est arrêtée pour observer son téléphone. L'adolescente n'y arrive pas. Dans l'immobilité parfaite, Carole reconnaît celui qui

écoute, comme elle. Peut-être que quelqu'un l'a vue entrer, seule, dans l'endroit le plus isolé du centre commercial. Instinctivement, elle cherche une arme, imagine un parcours pour atteindre la sortie.

La personne fait un pas et la jeune femme s'élançe. Elle agit sans réfléchir, poussée par la tension qu'elle ne supporte plus. Elle rentre presque dans l'individu à côté de la porte. Ils crient ensemble et l'adolescente est la première à se ressaisir.

— Jérémie!

Le jeune homme, qui a bondi sur le côté, prend quelques secondes pour revenir de sa surprise.

— Carole! dit-il enfin. Tu m'as fait peur!

— Tu aurais pu dire que c'était toi.

— Je ne savais pas que tu étais là!

Ils s'observent un instant, puis rient de leur frayeur. Jérémie est dans la même classe que Carole, un garçon gentil, si on le compare aux anciens amis de l'adolescente.

— Qu'est-ce que tu fais là d'ailleurs? reprend-elle.

Il semble hésiter un moment, chercher une histoire. Puis il sourit et elle comprend qu'il va tout lui dire.

— Je me prépare pour la fête de ce soir. J'imagine que tu es invitée?

Carole acquiesce silencieusement.

PÉRIL SOUS VERRE

— Beaucoup de gens de l'école vont être là, continue-t-il. Imagine : le centre commercial juste pour nous, sans que personne ne le sache et sans qu'on puisse raconter ce qui s'y est passé. En tout cas, ça m'étonnerait que quelqu'un veuille avouer s'être introduit illégalement.

— C'est Edward qui invite. Son père est le propriétaire...

— ... et il n'a pas donné son autorisation. Aussi, ils prévoient d'ouvrir les portes de certains magasins auxquels on a accès, avec ceux qui y travaillent et qui sont invités. Tu penses qu'Edward veut que ça se sache ?

— D'accord. Et ?

— Tu ne vois pas ce que ça veut dire ? Un lieu fermé, privé, une soirée dont personne ne peut parler, c'est parfait.

— Parfait pour quoi ?

— Pas pour quoi. Pour qui : les Croquemitaines !

La jeune femme ne répond pas. Le garçon interprète son silence comme de l'agacement et compatit.

— Je te dis ça parce que je sais que tu les aimes pas. Comme tu as été leur première victime...

— C'est pas le problème. Des lâches qui font des vidéos pour faire peur aux autres, pour les humilier. En plus d'être méchants, ils sont dangereux. Tu sais qu'ils ont

pas inventé ça ? Ça s'est déjà fait dans d'autres écoles. Le même nom de groupes.

— Et dans au moins deux écoles, ça a mal tourné, continue Jérémie. Une histoire de bateau, et l'autre dans une excursion scolaire dans un village abandonné¹. On en avait parlé à l'époque. Et c'est ma chance.

— Ta chance ? Pour quoi ?

Le garçon ouvre son sac et en sort une petite lentille noire. Carole reconnaît des caméras miniatures.

— Je vais dévoiler les Croquemitaines. Ça peut être l'article qui me fera entrer dans une bonne école de journalisme.

Il se dirige vers les casiers et commence à installer son matériel.

— Je vais en mettre un peu partout pour ce soir. Surtout dans les endroits où ils pourraient aller se cacher. Tout ça est relié à mon ordinateur portable. J'ai juste à le laisser tourner et je pourrai prouver ce que je sais déjà.

— Tu sais qui ils sont ?

Il observe la jeune femme un instant, puis reprend sur le ton de la confiance :

— Tu as remarqué comme ils s'attaquent uniquement à ceux qui intimident les autres ?

1. Références aux romans *Péril en mer* (2019) et *Péril sous terre* (2022).

PÉRIL SOUS VERRE

— Ce sont aussi les plus populaires.

— Exact. Eh bien, je pense qu'ils font partie du même groupe. Bertrand, Matthieu, Chantal...

— Je suis certaine que non.

— Penses-y. Qui de mieux qu'un de leurs amis pour connaître leurs habitudes, pour savoir ce qui leur fait peur ?

La jeune femme réfléchit pendant un instant. Durant ce temps, le journaliste place sa caméra et glisse un ordinateur portable dans un casier qu'il cadenasse. Carole reconnaît le modèle avant qu'il ne l'enferme.

— Joli matériel.

— J'ai reçu une bourse pour un article, me dit-il fièrement. Sur un propriétaire qui a forcé ses locataires à partir.

Il termine sa phrase d'un geste vague de la main, puis se tourne vers son interlocutrice.

— Tu diras rien, hein ? Cette histoire peut vraiment faire décoller ma carrière. Et je te venge en même temps. On y gagne tous les deux, pas vrai ?

Carole hoche la tête. La fête promet d'être encore plus intéressante que ce qu'elle pensait.



4

Carole a traîné un moment dans le centre avant de croiser quelques amis qui travaillent là. Avec un clin d'œil, ils l'ont entraînée vers une porte clairement interdite, au fond d'un couloir de service. Au bout d'un petit escalier, le groupe se retrouve sur le toit.

C'est une terrasse assez petite, qui donne accès aux sorties d'aération et aux compresseurs de l'air climatisé. Pour l'adolescente, ce sont des blocs massifs et des cheminées trop larges. Le reste n'est pas accessible, la pente rendant le passage dangereux sur trois côtés, le quatrième étant le bord du centre. Une petite marche termine d'encadrer l'espace. La pluie fine et désagréable qui est tombée toute la journée a laissé une pellicule sur le sol, le rendant luisant.

— C'est notre petite terrasse personnelle, m'explique Auguste. Rien que pour nous.

— Vous avez le droit d'être là ? s'étonne Carole.

PÉRIL SOUS VERRE

— Évidemment. À condition que personne le sache...

Ils rejoignent Marie et Évelyne qui ont sorti une boîte cachée derrière une cheminée. Elles en sortent des boissons.

— On pourrait attendre dans le stationnement qu'ils ferment et qu'Edward nous ouvre la porte arrière. Mais on s'est dit qu'on pouvait patienter de façon plus agréable.

Carole prend la cannette que Marie lui tend et boit une gorgée. Il fait humide, mais le soleil du soir qui perce le ciel gris est réconfortant. D'ici, la vue que la jeune femme espérait impressionnante est assez désolante. Le centre commercial trône au milieu d'une large aire de stationnement. Quelques magasins plus petits l'entourent, semblables à des entrepôts, avant que les rues rejoignent l'autoroute.

— On va pouvoir faire tout le bruit qu'on veut ce soir, remarque-t-elle.

— Oui, confirme Évelyne. Surtout qu'il y aura pas de sécurité cette nuit.

— Pourquoi ?

— Edward m'a expliqué que c'était à cause d'un conflit légal que j'ai pas compris.

— Tu veux dire que tu n'as pas écouté après « fête dans le centre », théorise Marie.

— Vous pensez que c'est à cause d'Hugo ?

Un malaise suit la question. Les trois se regardent avant qu'Auguste tente une réponse.

— On sait pas s'il volait ici.

— J'ai entendu dire que oui, réplique Marie à mi-voix.

Évelyne prend une inspiration avant d'interroger Carole.

— Ils se sont fait virer à cause de lui ? Si tout ce qu'Hugo volait et revendait depuis deux ans arrivait du centre, ça leur fait une sacrée perte. Enfin... c'est ce qu'on m'a raconté.

— Arrête, intervient Auguste. On lui a tous commandé quelque chose. Personne s'est intéressé à savoir d'où ça venait. C'était moins cher et anonyme, c'est tout ce qui comptait.

— Bon, il est temps de changer de sujet ! s'exclame Évelyne.

Les dix minutes suivantes, la discussion passe d'un sujet à l'autre, les commentaires et les rires s'enchaînant aisément. La chaleur du groupe aide un peu Carole, mais la tension qu'elle cache ne part pas. L'adolescente repense à ce que lui a dit Jérémie, aux caméras qu'il a placées. Malgré tout ce qu'il raconte, c'est une intrusion

dans la vie des autres, filmés à une fête illégale sans qu'ils le sachent.

La réflexion de la jeune femme est interrompue lorsqu'elle remarque l'immobilité d'Évelyne. Celle-ci se tient proche de la pente du toit, un pied sur le petit rebord qui délimite l'espace, mais ne protège absolument pas de la chute.

— Évelyne ?

Carole se rapproche, inquiète. Un faux mouvement, une semelle qui glisse sur le sol encore mouillé et son amie pourrait dégringoler d'un coup. Prudemment, l'adolescente attrape la manche d'Évelyne. Le regard fixe, elle semble observer un point particulier du stationnement. Carole l'imité, mais ne voit rien de spécial.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Il y avait quelqu'un...

— Un de l'école ? Il est encore tôt, mais ils vont finir par s'assembler...

— Non. C'était autre chose. J'ai dû mal voir.

Les deux s'apprêtent à reculer lorsque Évelyne se tend de nouveau. Surprise, Carole se retourne pour l'interroger et se fige également.

En bas, derrière une camionnette, une silhouette vient d'apparaître. Sous la pluie des derniers jours, la capuche et le grand manteau sont habituels, mais il y a ici quelque

chose qui ne fonctionne pas. Les vêtements sont trop larges, vieux. Puis les observatrices réalisent que ce ne sont pas des habits trop portés. Ils ont été déchirés, labourés par des gestes violents. Et les taches qu'elles pensaient être de la saleté leur semblent soudainement un peu trop visibles, un peu trop pourpres.

Carole et Évelyne regardent l'étrange individu se diriger vers le centre commercial, circulant entre les voitures dans la direction des portes de service.

— Où est-ce qu'il va ?

À cet instant, il s'arrête et tourne la tête, comme s'il avait entendu la question malgré la hauteur et le vent. Les jeunes filles aperçoivent son visage et elles retiennent un sursaut.

Les traits paraissent déformés, comme si la peau avait fondu. Carole pense immédiatement que c'est un masque, mais il n'a pas la même rigidité que du plastique attaché sur un crâne. À cette distance, elle pourrait se tromper.

L'image ne dure qu'un instant. L'homme tourne rapidement au coin et elles le perdent de vue.

— Il vient pas ici ? s'inquiète Évelyne.

— Il pourra pas entrer. Les portes sont fermées.

— Mais Edward va les ouvrir.

— Dans deux heures. C'était peut-être juste un gars qui traînait là.